

Chapitre Troisième

Ses excursions – Son herbier – Sa bibliothèque

Sa correspondance scientifique

Ses échanges de plantes – Ses ouvrages

Dans les chapitres précédents il a été déjà beaucoup parlé du chanoine Coste comme botaniste. Nous l'avons vu, à Belmont, au Grand Séminaire, pendant les années de son vicariat, s'adonner avec ardeur à l'étude de la science, dans laquelle il devait passer maître. Il reste cependant bien de choses à dire sur l'abbé Coste, botaniste. Ses excursions, son herbier, le classement des plantes, sa correspondance scientifique, la composition de ses ouvrages, seront l'objet d'un plus grand développement. Tout le temps que lui laissaient son ministère paroissial et ses obligations de prêtre était consacré à l'un ou à l'autre de ces travaux.

Ses excursions

L'abbé H. Coste a été un marcheur intrépide, un ardent excursionniste. Dès son entrée au Petit Séminaire, il a la passion de la recherche des plantes. Et cette passion ira en se développant jusqu'au jour où il ne lui restera plus de souffle.

Dès qu'au printemps la nature s'éveille et que commence à pousser ou à fleurir cette multitude de plantes dont le Créateur a couvert notre planète, l'abbé Coste ne peut pas résister à l'attrait de la campagne. Il reprend sa boîte, son piolet, sa grosse canne, et le voilà en course. Et: ainsi jusqu'aux derniers jours d'automne.

Tantôt seul, tantôt en compagnie d'autres fervents botanistes, il parcourt tout d'abord notre Rouergue. Il élargit ensuite ses champs d'exploration, principalement quand il devient membre de la Société Botanique de France. Dès lors il ne manque aucun des congrès que cette Société organise en des points divers du territoire et même hors de France. Il parcourt ainsi les Cévennes, l'Auvergne, la Provence, les Alpes, la Corse et l'Espagne avec M. Thibault de Narbonne. Dans les Pyrénées françaises ou espagnoles il a été bien des fois surpris par des orages que rien ne faisait prévoir. Il fallait alors se réfugier dans la hutte des bergers ou dans les excavations de la montagne et attendre patiemment la fin de la tempête.

Quand il herborisait seul ou avec un ou deux compagnons seulement, l'abbé Coste retroussait souvent sa soutane jusqu'aux genoux. Sous cet aspect il était fréquemment un sujet de curiosité pour les campagnards qui se demandaient ce qui pouvait bien attirer si souvent dans leur région ce chercheur infatigable.

M. Artières, imprimeur à Millau, écrivait le 8 décembre 1899 :

« A Millau même, quand il traverse nos boulevards de son pas précipité, de forts souliers aux pieds, un gros bâton à la main, sa boîte derrière le dos et des fagots de plantes sous chaque bras, on le considère avec quelque surprise. On ne se doute généralement pas qu'une grande âme Habite ce petit corps, et que cet ecclésiastique aux dehors simples et rustiques est un des botanistes les plus éminents de France ».

M. Ch. Flahault ajoute:

« Tous les pâtres, tous les paysans connaissaient ce petit curé, leste comme un chamois, toujours affable, toujours souriant, toujours parlant avec humour le langage du terroir. Ils le suivaient des yeux à travers les solitudes des Causses, reconnaissants qu'il fit un détour pour venir à eux ».

Leste comme un chamois! C'est bien le terme qui convient pour dépeindre l'agilité de l'herboriste. En voici la preuve par les traits que nous signale M. Mouret dans son rapport:

« Vous connaissez ses aventures, je pourrais dire ses exploits, dans les environs de sa paroisse ou ailleurs. Puis-je vous rappeler ce qu'il m'a raconté au cours de nos promenades? Surpris un jour par un orage, il prend un raccourci à travers le plateau du Causse et aboutit à une falaise de trois mètres qu'il franchit d'un bond. Mais après celle-ci il s'en présente une seconde d'une hauteur double et complètement à pic. Elle faisait partie de celles qui dominent Saint-Paul-des-Fonts. Pour l'éviter il fallait faire un très long détour; la franchir était assez périlleux... Il s'accroche des deux mains au manche de son grand riflard bien ouvert qui lui sert de parachute, et se jette dans le vide. Le parapluie tient bon et amortit parfaitement le choc sur le sol. C'est à lui, me dit-il en me le montrant, que je dois de ne pas m'être cassé sans doute une jambe ce jour-là ».

Il employa le même moyen dans une autre circonstance. Voulant atteindre une plante rare au fond d'un ravin desséché, il se trouve devant une descente longue et pénible. « J'ouvre mon parapluie, je lance mon chapeau, ma canne, mon bréviaire et me jette dans le vide, d'une hauteur de quatre ou cinq mètres ! » Dieu le gardait!

M. Mouret continue:

« L'abbé Coste rayonnait à cinquante kilomètres et plus autour de sa résidence et prenait ensuite le train pour rentrer chez lui, Au cours d'une de ses herborisations, s'étant un peu trop retardé à cueillir des plantes, il arriva à une petite station de chemin de fer quand le train choisi pour le retour venait de partir. Obligé de rentrer à pied il parcourut ce jour là plus de 80 kilomètres. Comme j'admirais un tel record, il me fit observer que c'était peu à côté de ce que réalisait son collègue, M. l'abbé Soulié, qui arrivait à franchir dans une seule journée plus de cent kilomètres. Mais aussi, ajoutait-il, quand on s'appelle Soulié, on doit marcher plus que tout autre! »

Abbé M. Bousquet, curé de Firmy

(A suivre)